

Claudine Bertrand : du rêve à la réalité

Annie Molin Vasseur

Numéro 101, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37742ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Molin Vasseur, A. (2001). Claudine Bertrand : du rêve à la réalité. *Lettres québécoises*, (101), 9–11.

Claudine Bertrand : du rêve à la réalité

Pour Claudine Bertrand, infatigable Idole errante, création poétique personnelle et transmission de la poésie au féminin ne pouvaient être qu'intimement liées, comme en témoigne la revue Arcade. Désormais, ses vis-à-vis poétiques se sont élargis, et on ne sera pas surpris de la voir prolonger la quête de la « languamour » dans le roman.



ENTREVUE
Annie Molin Vasseur

A. M. V. Claudine, fidèle au surnom que Gaston Miron vous a donné, « Dynamo culturelle », vous semblez avoir une énergie inépuisable. Professeure, journaliste, écrivaine, éditrice, conférencière, organisatrice d'événements, vous avez des activités annexes telles que lectures de poésie, participations à différents jurys, tournées à l'étranger... Vous avez également été performeuse, vous êtes chroniqueuse à la radio... On serait essoufflé à moins !

C. B. Dès le début de ma carrière d'enseignante et d'écrivaine, je n'ai pu concevoir la poésie, qui occupait une place privilégiée pour moi, qu'intimement liée à l'action. Très jeune, je possédais une vision utopique de l'héritage du « refus global ». Rassembler les artisans de la culture et de la poésie est peut-être ce qui me colle le plus à la peau. Avant de m'engager vraiment dans l'écriture, au début des années quatre-vingt, parallèlement à la pédagogie, j'étais impliquée comme militante syndicale au sein des institutions collégiales, en vue d'une politique d'équité et de féminisation des titres. J'ai vécu l'effervescence d'une période de démocratisation de l'enseignement. Étant une femme de batailles, j'ai toujours aimé être à l'avant-scène pour mettre en place des structures et créer de nouveaux espaces d'expression. Professeure au Collège de Rosemont dès 1973, j'ai revendiqué un cours de création littéraire au sein de l'enseignement traditionnel de la littérature. Rapidement, j'ai tenté de sensibiliser les autorités à l'ouverture d'un cours lié à l'écriture des femmes. Un cours qui, par ailleurs, a été assez généralisé dans la province jusqu'à sa disparition, au milieu des années quatre-vingt, lors de la réforme des programmes.

A. M. V. D'où la nécessité d'un lieu de diffusion pour cette écriture ?

C. B. Avant que la revue *Arcade*, que j'ai créée en 1981, soit axée sur l'écriture des femmes, elle a suivi un parcours semblable à celui d'autres revues auxquelles j'ai participé à la même époque. *Modern'*, fondée par Lucien Francœur, et *Montréal Now!*, une revue bilingue que j'ai codirigée, avaient pour défi de rapprocher « les deux solitudes culturelles » en invitant à y publier des poètes tant francophones qu'anglophones. C'est à partir de 1984 que j'ai souhaité que la revue se consacre à l'écriture des femmes, une écriture très vivante mais sous-représentée dans l'édition.

A. M. V. *Idole errante*, un livre qui témoigne d'un fort imaginaire qu'on suivra au long de votre poésie, un premier livre qui va être bien reçu. On sent déjà là une volonté bien installée de lutter contre les interdits personnels et ceux qui affectent l'expression des femmes. Marie-Claire Girard dira d'ailleurs de vous : « Elle rêvait d'être missionnaire, elle ne sait pas qu'elle l'est déjà. »

C. B. Il est vrai que je suis une femme des missions impossibles. Quant à *Idole errante*, qui se voulait proche de la langue parlée, ce livre est très marqué par les exigences culturelles du temps. Un écrit morcelé dans lequel les scènes du scénario intérieur n'étaient pas encore unifiées.

A. M. V. *Memory*, qui sort en 1985, est une histoire poétique, proche d'un synopsis, le découpage d'un film imaginaire. Ce recueil effectue un glissement entre la vie de l'auteure, la quête de la mère et les écrits d'Anaïs Nin.

C. B. C'est effectivement un livre des origines. *Memory* comporte de petites percées vers l'écriture de l'amour qui allait devenir la quête principale de ma poésie, bien que je ne fusse pas encore tout à fait consciente, alors, d'emprunter ce champ d'écriture là.

A. M. V. Après la filiation des mères dans *Memory*, vous entreprenez une nouvelle mise au monde avec *Fiction-nuit*. Et, de nouveau, plusieurs femmes apparaissent, l'écriture les superpose, on passe de l'une à l'autre.

C. B. J'ai voulu, dans cette suite poétique, féminiser les figures archétypales, remonter dans la nuit des temps. Ce livre représente une charnière dans l'écriture de la conscience pour quitter « l'identité placentaire ».

A. M. V. Avec le recueil *La dernière femme*, qui connaît un grand succès, on suit de nouveau un scénario où surgissent simultanément les figures intérieure et extérieure de la femme. Le père va entrer en scène et sa mort présidera à une autre affirmation de l'écriture.

C. B. Je luttai contre l'abandon, contre la loi du père, prototype de toute loi sociale, contre son emprise à laquelle je voulais échapper. Par contre, la



partie intitulée « Les premières scènes » fait référence à un des derniers films de Marilyn Monroe *Let's make love*, et à ses amours avec Yves Montand. Je savais qu'elle avait été une enfant abandonnée. J'ai découvert que Marilyn a été traînée de foyer en foyer. Cela me l'a rendue très proche. J'ai compris son sort et



me suis identifiée à elle. Non à son côté glamour, mais à toute l'histoire de son enfance. À la fin de mon poème, je parle du suicide, de son suicide : « Terrée dans son noir et blanc personne pour l'applaudir morte à elle-même. » Il arrive qu'on soit proche aussi de cela et qu'on se pose des questions.

A. M. V. *Votre écriture est précise, elle ne semble pas garder de traces du bégaiement de la petite enfance.*

C. B. Je la corrige beaucoup. Je taille énormément dans le premier écrit pour arriver à un texte épuré. Je ne veux pas me perdre dans le lyrisme. Mes premiers jets sont touffus, descriptifs, une parole spontanée. J'ai d'ailleurs toujours besoin d'une période d'incubation entre le moment où j'écris et celui où je reprends un texte. Je condense, je synthétise, j'essaie d'en extraire le noyau, l'essence. Je tais des aspects personnels, trop biographiques, mais je garde les traces de l'individualité. Je ne crois pas que ce soit de la censure.

A. M. V. *Qui est « la dernière femme » ?*

C. B. La dernière femme, au fond, telle que je la concevais, était la dernière femme d'une époque donnée, la femme du passé qui devait parler, être, agir, et qui devait faire ce qu'elle a fait : écrire pour devenir une autre femme. La dernière femme est celle qui règle ses comptes avec le père, la mère et toute une société qui a imposé des façons de penser, des façons d'être. Je voulais y mettre fin. Elle n'existe plus. « Elle est la dernière femme enfermée dans le roman d'un sujet inavouable appelé délire. »

A. M. V. *D'où le prochain titre Une main contre le délire.*

Un livre du murmure, du désenchantement, un recueil plus désincarné peut-être. Je l'ai vu comme un long poème de la tristesse, de l'impossibilité de dire après la colère libératrice du précédent recueil. Un livre de détresse qui comporte de beaux moments de vérité. Pouvez-vous en parler ?

C. B. Je traversais une épreuve, une mort symbolique. La main dont il est question est la main de l'écriture qui, dans un moment d'équilibre précaire, de délire, écrit la vie. Ce recueil traduit un geste de vivante. L'écrit se bâtit et se défait l'instant d'après, d'où le style hachuré, fragmenté, fracturé. C'est une poésie « de mise à nu » mais un texte plus froid, plus détaché. Dans ce livre, j'ai fait un parallèle entre l'abandon amoureux et celui de l'enfance.



A. M. V. *Petite fille, vous racontiez-vous des histoires ?*

C. B. Oui, je vivais surtout dans le monde du rêve. C'est pourquoi j'ai voulu fonder des lieux de création et des revues. Pour que le rêve devienne réalité. Finalement, *Une main contre le délire* exprime un moment de vulnérabilité et de fragilité.

A. M. V. *La dernière femme vient de paraître en tchèque. D'autres recueils vont-ils être traduits ?*

C. B. Ce recueil est paru à Prague, dans une traduction de Jana Boxberger qui en présente des lectures en Bohême. Des poèmes sont aussi traduits dans

plusieurs langues. *L'amoureuse intérieure* sera publié en catalan à Barcelone au printemps, dans la foulée de la Journée mondiale du livre.

A. M. V. *Dans L'amoureuse intérieure, on retrouve une prose poétique plus soutenue. Les références à un chant spirituel, voire mystique, y sont nombreuses : « J'entends le cantique céleste et deviens à mon tour voix plus loin que moi. » Le livre d'« une musique intérieure », du questionnement sur l'amour, le recueil d'un mûrissement ?*

C. B. On pourrait dire que c'est un livre sur le don, sur l'investissement de sa personne en amour. Je traverse chaque livre comme une expérience de vie ; ici, celle de l'amoureuse à la recherche d'une nouvelle identité de femme. À la fin d'un parcours d'écriture, je deviens autre, je ne suis plus celle du début.

A. M. V. *Avec Tomber du jour, votre dernier recueil de poésie, peut-on dire qu'on entre dans la quête de la plénitude amoureuse ? Ça « flotte » avec Chagall dans un style plus elliptique, au début, qui va charrier du verbe et des images au fur et à mesure de l'écriture.*

C. B. Je vois ce recueil comme une quête du Graal, de la « sauvage passion » à « la coupe d'alliance » du couple intérieur. C'est la première fois que j'introduis un bestiaire. Danielle Fournier, dans une critique, a aussi relevé des éléments du règne végétal. C'est une écriture très condensée.

A. M. V. *On sait que le prochain livre sera un roman. Déjà dans Idole errante, vous nous en annonciez un qui devait s'intituler La nuit des temps. Une traversée déjà entreprise ?*

C. B. Je m'intéresserai plus précisément à la peinture de Chagall et aux personnages issus de mes rêves. La narratrice se posera des questions sur le peintre et sa peinture. Je voudrais mettre en scène le côté onirique de la création et l'appel du sacré. On a souvent parlé de mes livres comme manifestant une écriture sensuelle ou érotique — on m'a rapprochée de Louise Labbé — mais, pour moi, l'écriture de l'amour devrait dépasser l'érotisme. Le couple est une incarnation du désir mais également une représentation de l'âme liée à l'univers. Dans une expérience amoureuse, on vit une fusion, on est plus qu'un être humain. Je vais essayer de voir, dans ce prochain livre, comment la figure de Chagall peut être une matrice pour traverser ce dépassement.

A. M. V. *Dans votre production, il y a une place privilégiée pour les livres d'artistes. Vous en avez produit de nombreux, en collaboration avec beaucoup de plasticiens.*





C. B. Oui, avec des Québécois mais d'abord avec des artistes européens. On pourrait citer *Liturgie du corps* avec Jean-Michel Marchetti, *Vue d'un rêve* avec Jean-Luc Herman, *Homme de silence* avec Chantal Legendre et *Chercheuse d'images* avec Claire Dufresne. Cinq nouveaux titres vont paraître à Grenoble et feront l'objet d'une exposition en juin 2001. Il s'agira de *La recluse*, avec l'artiste Mariette, de *L'errante*, avec Thérèse Boucraut, de deux suites poétiques avec Chantal

Legendre, sur un poème traduit en tchèque, ainsi que *Ce que les mots ne peuvent dire* avec Claire Dufresne. Et, avec Ginette Trépanier, un livre intitulé *Mémoire voilée* qui doit circuler en exposition itinérante.

A. M. V. Vous continuez à participer à de nombreuses revues et maisons d'édition de poésie, hors Québec ?

C. B. Oui, activement engagée dans des revues françaises comme *Jardin d'essai*, *Midi* ou dans la maison d'édition belge Atelier de l'Agneau. J'ai par ailleurs participé, à un rythme moins fréquent, aux revues européennes francophones. J'ai également publié dans de nombreuses anthologies francophones, mais je dois avouer que ce qui me passionne, c'est d'ouvrir de nouveaux chemins aux parutions internationales d'*Arcade*. Elle est devenue, en France, un pôle de ralliement autour des voix de femmes ; les lecteurs et lectrices en témoignent. *Arcade* y a un public solide, et le récital organisé à la Délégation du Québec à Paris, chaque année, est significatif.

A. M. V. *Arcade* va fêter ses vingt ans en 2001. Pour son quinzième anniversaire, célébré en 1996, à la Bibliothèque nationale du Québec, paraissait une anthologie de textes issus d'*Arcade*, quatre-vingts voix au féminin, que vous aviez dirigée avec Louise Cotnoir. Peu de temps avant était publié le livre *La passion au féminin, des entretiens d'*Arcade* colligées avec Josée Bonneville. Peut-on s'attendre à d'autres surprises pour le vingtième anniversaire ?*

C. B. Des surprises, évidemment ! Que je souhaiterais garder telles (rires). Ce qui est certain, c'est que nous allons fêter avec beaucoup de joie ces vingt ans !

A. M. V. J'aimerais que nous parlions de votre rôle d'éditrice.

C. B. Je m'implique dans divers projets. Une des dernières publications marquantes a été un recueil de poèmes de femmes du Québec et de France, *Êtres Femmes*, réalisé avec Patricia Latour. Et, bien sûr, je suis particulièrement heureuse de diriger la collection « Vis-à-vis » aux Éditions Trait d'union. Une collection de poésie qui organise la rencontre, en duo, d'écrivains majeurs : une voix d'ici et une venue d'ailleurs. Depuis un an, nous avons publié six livres, quatre autres vont sortir cette année.

A. M. V. Avez-vous un livre à paraître ?

C. B. Oui, il s'agit du recueil de poésie *Le corps en tête*, qui va être édité au printemps en France, par l'Atelier des Brisants, dans la collection de poésie dirigée par Bernard Noël. Il est d'une facture différente de ce que j'ai

produit jusqu'à présent. Une prose intense qui me tient particulièrement à cœur.

A. M. V. Sans doute avons-nous oublié beaucoup de choses par rapport à vos multiples activités. Voulez-vous ajouter quelques mots ?

C. B. J'ai de nombreux projets pour les cinq années à venir. Je ne chômerai pas ! Celui qui draine toutes mes énergies est l'écriture du roman dont nous avons parlé. Je suis invitée en résidence au château de Castries, dans le sud de la France, non loin du musée Chagall où je pourrais être inspirée par ses peintures.



Bibliographie

- Idole errante*, recueil de prose poétique, Montréal, Éditions Lèvres urbaines, 1983.
Memory, poésie, Montréal, Éditions La Nouvelle Barre du jour, 1985.
Fiction-nuit, poésie, avec quatre dessins de Monique Dussault, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1987.
La dernière femme, poésie, avec une linogravure de Célyne Fortin, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1991, [2^e édition bilingue tchèque et française, traduction de Jana Boxberger, Prague, Protis, 2000].
La passion au féminin, entretiens, coauteure avec Josée Bonneville, Montréal, XYZ éditeur, 1994.
Une main contre le délire, poésie, avec une illustration de Roch Plante, Montréal/Paris, Éditions du Noroît/Érti éditeur, 1995.
Femmes, corps et âme, collectif, Montréal/Québec, XYZ éditeur/Musée de la civilisation, 1996.
L'amoureuse intérieure suivi de *La montagne sacrée*, poésie, avec quatre originaux de Roland Giguère, Éditions du Noroît / Éditions Le Dé bleu, Montréal/Paris, 1997.
Tomber du jour, poésie, avec une illustration de Marcelle Ferron, Montréal, Éditions du Noroît, 1999.
Jardins du monde, collectif, Paris, Éditions Le Jardin d'essai, 1999.

Livres d'artistes

- Chercheuse d'images*, poèmes, livre-sculpture avec 10 estampes de Claire Dufresne, peintre-conceptrice, réalisé en 10 exemplaires, Montréal, Éditions Ming, 1995.
Vue d'un rêve, poèmes, livre-objet avec des peintures originales de Jean-Luc Herman, réalisé en 15 exemplaires, Paris, Éditions de la Séranne, 1998.
Liturgie du corps, poèmes, livre peint par Jean-Michel Marchetti, réalisé en 36 exemplaires, Paris, Éditions Aencrages, 1998.
Homme de silence, poèmes, avec des estampes de Chantal Legendre, Grenoble, Éditions Îles en feuilles, 2000.

Poèmes-affiches

- La mutation en noir*, accompagné d'une sérigraphie originale de Jaros, Grenoble, Maison de la poésie Rhône-Alpes éditeur, 1987.
Souffle et soupir, accompagné d'une sérigraphie originale de Jean-Luc Herman, Paris, Éditions de la Séranne, 1998.
À 2000 années-lumière d'ici, accompagné de deux œuvres de Marcelle Ferron, Outremont, Lanciôt éditeur, 1999. (Traduit en roumain par Magda Carneci, Bucarest, 2000)

Anthologies

- Anthologie de la poésie des femmes au Québec*, de Nicole Brossard et Lisette Girouard, Montréal, Éditions Remue-ménage, 1991.
Anthologie de textes de femmes, traduit en chinois, Pékin, Éditions Beijing, 1995.
Anthologie « Mille poètes, mille poèmes brefs », Belgique, Éditions L'Arbre à parole, 1997.
Anthologie de poètes contemporains, Autour du temps, disque compact et livre, Montréal, Éditions du Noroît, 1997.
Anthologie « 101 poèmes sur les femmes », France, Éditions Le Temps des cerises, 1997.
Anthologie « Êtres femmes », poèmes de femmes du Québec et de la France, Éditions Le Temps des cerises/Écrits des Forges, 1999.
Anthologie parlementaire, « Poésie », Paris, Éditions Bartillat, 1999.
Anthologie, « L'évidence d'aimer » (Éros et les poètes), de Louis Dubost, France, Éditions Le Dé bleu, 2000.
Anthologie, « Dans les bruits du monde », de Bernadette Griot, Belgique, Éditions Le Hêtre pourpre, 2000.